

Zeitschrift:	Générations : aînés
Herausgeber:	Société coopérative générations
Band:	33 (2003)
Heft:	7-8
Artikel:	Nicole Niquille : "La vie est une suite de reconversions"
Autor:	Pidoux, Bernadette / Niquille, Nicole
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-827585

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Dans son chalet-auberge du lac Tanay, Nicole Niquille, l'ancienne guide de montagne, sert aujourd'hui la fondue aux promeneurs. Rencontre avec une éternelle amoureuse des cimes, qui sait saisir les bons côtés de l'existence.

Nicole Niquille

«La vie est une suite de reconversions»

Guide de montagne, spécialiste des 8000 mètres, à l'aise dans les Alpes comme dans l'Himalaya, telle était la première vie de Nicole Niquille, la Gruérienne. Un stupide accident il y a dix ans, une pierre qui la heurte alors qu'elle se promenait et la jeune femme de trente-sept ans se retrouve en chaise roulante. Commence alors la seconde vie de la petite blonde aux yeux clairs, farouche, décidée et fière.

Pour parvenir jusqu'à son nid d'aigle, le promeneur a le choix. Il gare sa voiture au parking du Flon à la sortie du village de Miex, près de Vouvry. De là, il emprunte à pied un sentier raide qui traverse la forêt. Une belle marche d'un peu plus d'une heure. Seuls les propriétaires de véhicules 4x4 peuvent s'engager sur la piste étroite qui attaque la pente de front. Un service de taxi permet à ceux qui le souhaitent de monter en un quart d'heure au lac. Les dimanches d'été, une multitude de campeurs, de pique-niqueurs et de randonneurs se pressent autour du lac aux reflets verts. Des sapins, quelques constructions, trois auberges, et un panorama à couper le souffle, Grammont, Cornettes-de-Bise, donnent envie d'y retourner un jour de semaine quand la foule a déserté les lieux.

— Qu'est-ce qui vous a fait venir au lac Tanay?

— Mon accident bien sûr, sinon je ne serais pas tenancière de restaurant!

— Mais pourquoi cet endroit en particulier?

— Parce que c'est en montagne et que le lieu m'a envoûtée. La première fois que j'y suis

venue, j'étais déjà en chaise roulante, je ne connaissais pas du tout ce coin.

— Comment est née l'idée du restaurant?

— Ma sœur jumelle m'a emmenée un jour ici, elle me parlait depuis longtemps du lac Tanay comme d'un endroit idyllique. En passant devant la maison, elle m'a dit: «Tu vois, c'est un bistrot qui est fermé depuis deux ans.» La terrasse était délabrée. Nous sommes allés boire un verre dans un autre restaurant du lac, les gens avaient la clé du café abandonné. Ils nous l'ont fait visiter. Ma sœur Françoise a fait des photos de l'étage auquel je ne pouvais pas accéder. Un mois après, il y a eu une vente aux enchères, j'y suis allée et je l'ai obtenu. Comme on ne peut exploiter ce restaurant que six mois par an, il faut avoir quelque chose d'autre pour l'hiver. J'ai mes rentes d'invalidité.

— Vous avez donc dû effectuer une nouvelle formation?

— Oui, j'ai fait le cours de cafetier-restaurateur à Sierre. Je pense que cela m'a fait du bien de découvrir un tout autre domaine, celui de la restauration, de l'hébergement. Cette coupure était essentielle pour moi après mon accident. J'aurais pu reprendre l'enseignement, parce que j'avais enseigné avant d'être guide. Mais je me serais retrouvée dans des écoles que je connaissais lorsque j'étais valide et cela m'aurait replongée dans trop de souvenirs. Là, tout était

neuf: le métier, le lieu, les gens qui ne m'avaient pas connue avant mon accident. L'opportunité était vraiment belle.

— Cet enchaînement de faits, était-ce vraiment un hasard?

— Les hasards, c'est nous qui les choisissons, je n'aime d'ailleurs pas le mot hasard. On pourrait dire qu'il s'agit plutôt de bonne coïncidence.

— Vous ouvrez votre restaurant au mois de mai. Pendant les mois de fermeture d'hiver que faites-vous?

— Nous ouvrons notre restaurant au moment où l'on remet l'eau dans le village. En hiver, l'eau est coupée.

La saison dure donc de la mi-mai jusqu'à fin octobre. En hiver, la route est fermée, il y a cinq personnes seulement qui restent au village. En hiver, mon mari et moi, nous hibernons... Non, en fait, je ne dirai rien de plus, c'est notre vie privée.

— Qu'elle est votre clientèle?

— Des promeneurs, beaucoup de pêcheurs qui viennent taquiner la truite, la perche ou l'omble chevalier, des familles et aussi des randonneurs qui veulent faire étape ici pour dormir, avant d'attaquer une escalade. Nous avons 39 lits, en dortoir et en chambre.

— Ce site merveilleux ne risque-t-il pas de se dégrader avec l'affluence qu'il connaît aux beaux jours?



Elle a choisi le lac Tanay pour sa beauté sauvage.

– Les week-ends d'été, il y a énormément de monde, mais pas la semaine. Et puis, le site est classé et protégé. Les véhicules sont interdits à l'intérieur du périmètre. Il n'y a pas de barques à moteur sur le lac. La construction est aussi réglementée, heureusement.

– Avez-vous dû faire restaurer le chalet avant de vous y installer ?

– J'ai fait construire une chambre pour moi au rez. Pour moi et mon mari, puisque je me suis mariée depuis !

– Avec ce nouveau métier, qu'est-ce qui a changé dans votre manière de vivre ?

– Les horaires ! Quand je faisais de la montagne, à 22 heures j'étais couchée et je me levais à 3 heures du matin. Maintenant il faut se coucher tard et être debout tôt pour le petit-déjeuner de ceux qui partent se balader. C'est un peu pénible. A part ça, j'avais tout à apprendre. Il ne faut pas nécessairement un accident pour changer, mais c'est une rampe de lancement vers autre chose. On ne soupçonne pas à quel point on peut développer d'autres aptitudes...

– Votre manière de voir la vie a-t-elle aussi changé ?

– J'ai vraiment réalisé ce que voulait dire *Carpe diem*: « Profite du moment présent. » Autrefois, je pensais qu'être heureux, c'était bouger, grimper, pouvoir aller où l'on veut et puis j'ai réalisé que cela pouvait être autre chose. Maintenant je suis heureuse, je connais l'amour, des moments de bonheur intense. J'ai développé le côté spirituel de ma vie.

– Pour votre mari aussi, cette auberge, c'est une nouvelle vie.

– Oui, c'est mon mari qui cuisine. Il avait auparavant une entreprise d'électricité à Vouvry. C'est d'ailleurs comme cela que je l'ai connu. Il a pris goût à la cuisine de montagne, traditionnelle, avec des morilles au printemps, la chasse en automne...

– N'avez-vous pas eu peur de tous ces changements ?

– Je crois que la vie, c'est cela, une suite de reconversions qui font qu'on évolue, ou alors, on est fonctionnaire depuis sa sortie d'apprentissage et on le reste toute sa vie...

– Cet hiver, vous avez lancé un projet d'hôpital au Népal. Pourquoi cette initiative ?

– Je connaissais bien le village de Lukla, au Népal, un pays où je suis allée une quinzaine de fois, lorsque j'étais guide. Lukla est le point de départ de la vallée vers l'Everest et vers la plupart des 8000 mètres. C'est un village de 300 à 400 habitations, à 2850 mètres d'altitude. Les malades et les blessés, souvent des porteurs qui accompagnent les grimpeurs, doivent faire trois jours de marche jusqu'au dispensaire le plus proche. Il y a bien un aérodrome, mais on y vole à vue, ce qui veut dire qu'il est inaccessible pendant la mousson, ou en cas de brouillard. De plus, l'avion est bien trop cher pour les Sherpas. L'hôpital de treize lits que nous construisons est un lieu d'urgence, pour les premiers soins. La construction est prévue avec des matériaux du pays, de la pierre, du sable et du bois. C'est bien plus économique que de faire venir de la brique de Katmandou.

Lors de notre dernier séjour en mars dernier, les lamas ont béni le terrain. Le ministre de la Santé a posé la première pierre, sous la pluie,

Portrait

au cours d'une superbe cérémonie. Les travaux ont commencé en mai.

– Comment avez-vous réuni l'argent pour ce projet ?

– Nous avons formé un comité de soutien, avec des gens des médias et des amis de la montagne, des alpinistes comme André Georges, Ehrard Lorétan, Jean Troillet.

– Avez-vous conservé des contacts avec des guides ?

– Mes amis sont toujours restés présents, bien sûr. Les montagnards sont solitaires, mais pas égoïstes.

– Suivez-vous leurs exploits ?

– En été, j'ai bien trop de travail pour me tenir au courant de leurs aventures. Mais en cas de coup dur, on se retrouve.

– Vous voilà en Valais, mais vous êtes Fribourgeoise d'origine ?

– Oui, Gruérienne ! Mais ce n'est pas parce que j'ai déménagé que je n'aime plus la Gruyère ! J'y suis très attachée, car une bonne partie de ma famille y vit.

– Avez-vous grandi dans une famille de montagnards ?

– Il n'y avait pas de guides dans la famille, juste des braconniers.

– Qui vous a donné le goût de la montagne ?

– A dix-sept ans, j'ai eu un accident de moto, et je devais faire du sport pour remettre mes muscles en état. Ma sœur jumelle qui faisait de la montagne m'a proposé de l'accompagner. J'ai commencé comme ça.

– Il ne s'agissait donc pas d'un rêve d'enfant ?

– On était souvent en montagne avec mes parents, plutôt pour cueillir des fleurs ou observer les animaux.

– Vous avez une sœur jumelle, êtes-vous très complices ?

– Oui, c'est clair. Enfants, on se ressemblait beaucoup physiquement. Elle est plus artiste, et moi plus sportive. A l'école, on jouait de notre ressemblance. Nous étions dans deux classes différentes et nous adorions changer de rôle en cachette. Ça marchait, personne ne s'en rendait compte, jusqu'à ce que l'on doive faire quelque chose par écrit : nous avions des écritures différentes !

«Depuis mon accident, je vis au jour le jour.»



Dans son auberge, Nicole accueille les randonneurs et les conseille.

– Vous êtes-vous souvent fait gronder ?

– Nous nous sommes fait renvoyer de l'école l'une après l'autre, mais pour d'autres raisons. Ensuite ma petite sœur s'est fait renvoyer à son tour. On n'était pas simples à l'école...

– Qu'en disaient vos parents ?

– Ils mériteraient d'être béatifiés...

– Vous vous étiez engagée en faveur de l'initiative pour les droits des handicapés que le peuple a refusée. Comment avez-vous réagi à ce résultat ?

– J'ai été très déçue du résultat, évidemment, écoeurée même par mes concitoyens, je trouve que les Suisses sont des trouillards.

– Qu'est-ce qui vous choque ?

– A mon avis, l'égalité des droits ne devrait même pas faire l'objet d'une votation. C'est

un devoir moral, c'est une question d'éthique que de se préoccuper de rendre accessibles tous les bâtiments aux handicapés. Le peuple a eu peur que cela coûte trop à la société. C'est un mauvais calcul. Un invalide qui a la possibilité de travailler coûte moins cher. Et pour les enfants handicapés, c'est catastrophique d'être exclu et de ne pouvoir être scolarisé normalement.

– Vous pensez qu'il y a réellement des problèmes d'intégration pour les handicapés en Suisse ?

– Un enfant en chaise roulante, qui ne peut suivre l'école comme les autres, a bien peu de chances de se sentir intégré.

– Le public est-il assez sensibilisé à ces questions ?

– Le peuple a suivi le gouvernement. Si les politiciens avaient des proches en chaise roulante, ils comprendraient peut-être...

– Allez-vous continuer de militer ?

– Je me suis engagée parce que le vice-président de l'initiative Eric Moser, qui est en chaise roulante, est du même village que moi. Je ne fais pas de politique: si je m'engage en faveur des handicapés, c'est pour des raisons d'éthique. Je suis allée manifester devant le Palais fédéral à Berne en avril. Il y avait près de 10 000 personnes présentes, sous la pluie. J'ai la chance d'avoir un établissement qui m'appartient où j'ai pu faire des installations adéquates, mais je pense que c'est essentiel pour tous les handicapés d'être intégré dans la société, d'avoir un travail. C'est vital. C'est une thérapie de la tête. On n'est pas intégré si on reste dans un monde de handicapés ou dans un foyer, même s'il est très bien.

– Comment voyez-vous votre avenir ?

– Depuis mon accident, je vis au jour le jour. Maintenant, ma vie est ici, après on verra bien.

– Votre âge vous préoccupe-t-il ?

– Non, tout va bien chez moi, merci. Ma mère me donne une image positive, elle a 83 ans, elle vit seule, elle fait son bois. Elle prenait des cours d'anglais jusqu'à il y a peu, c'est plutôt encourageant.

– Quelles sont vos passions aujourd'hui ?

– J'aime voyager dans des pays comme la Mongolie, l'Argentine ou le Népal. Il n'y a pas beaucoup d'infrastructures pour les handicapés, mais le regard des gens n'est pas le même qu'en Suisse. Dans notre pays civilisé, on se demande ce qu'on va bien pouvoir faire avec une personne en chaise roulante. En Mongolie, j'ai voulu savoir comment je pouvais me déplacer: on m'a proposé un cheval !

«Les montagnards sont solitaires, mais pas égoïstes.»

C'était merveilleux, ma chaise roulante était oubliée. Les hôtels en Argentine n'étaient pas adaptés, mais cela ne posait aucun problème de m'accueillir. Dans un pays riche comme le nôtre, où l'on met l'argent dans toutes sortes de bêtises, on a peur de dépenser 3 francs par personne pour les handicapés!

– Pratiquez-vous encore un sport ?

– Je ne peux pas, à cause de mon handicap au côté droit. Mais l'équitation, par contre, me permet de sortir des chemins, d'aller vraiment dans la nature, en plaine comme en montagne.

– Vous qui aimez les risques, un sport aérien vous tente-t-il ?

– J'avais passé mon brevet de parapente avant mon accident, et j'ai refait du biplace après avec mon beau-frère, mais cela m'ennuie de ne pas pouvoir faire les manœuvres moi-même. Peut-être bien que l'aviation me plairait. J'aime le risque, c'est dans mon caractère...

– Après votre accident, êtes-vous passée par des moments de révolte ?

– Oui, je crois qu'il faut passer par la révolte. On se dit pourquoi moi, pourquoi maintenant? C'est un stade inévitable pour permettre ensuite d'aller plus loin. Après cette étape, soit on choisit de concentrer son énergie dans la révolte, soit on choisit de l'utiliser pour autre chose, pour évoluer.

– Qu'est-ce qui était important dans les métiers que vous avez exercés ?

– Pour moi, l'indépendance. J'ai exercé mon métier de guide avec passion. On ne m'a jamais rien imposé. Le plus important, c'est de sentir qu'on est libre dans l'existence. On a toujours le choix, même maintenant, telle que je suis, j'ai le choix.

Propos recueillis par Bernadette Pidoux

» **Adresse:** Chez Nicole, lac Tanay, 1896 Miex, tél. 024 481 14 80, site internet: www.lactanay.com.

» **Pour soutenir son hôpital:** www.lactanay.com/lukla.



Nicole Niquille se rend souvent à Lukla, au Népal, où elle fait construire un hôpital.

Mes préférences



Une couleur	Emeraude
Une fleur	L'ancolie
Une odeur	Un marché aux épices
Un plat	Les fruits de mer
Un pays	Le Népal
Un écrivain	Albert Cohen
Un livre	<i>Belle du Seigneur</i>
Une musique	La musique russe tsigane
Une personnalité	Mike Horn